

Piété de Pauvre.

HISTOIRE VRAIE.

C'était un vieux, encore solide. On l'appelait le père Camion, sobriquet sous lequel avait paru son vrai nom de citoyen français, souvenir du métier exercé jadis.

Logé par la commune dans une petite chambrée entourée d'un jardin, il possédait ce que n'a pas, dans son opulente demeure, l'élégant citadin: le beau ciel au-dessus de sa tête et la bonne terre sous ses pieds.

Le père Camion ne mendiait pas. Il avait "ses jours" chez certains gens du village. Le samedi, c'étaient les deux sous et le pot de bouillon du curé; le dimanche, le gros pain et les quatre sous de la grande ferme, et ainsi de suite. Ou l'aimait, on l'estimait; il faisait partie du pays au même titre que l'église ou la mairie: c'était un monument. Il ne mendiait pas: il touchait des rentes très sèches, sans impôt, sans risque, et qui ne lui avaient nécessité aucune mise de fonds. Avec ces modestes ressources, il oubliait en paix son existence: il fant si peu de chose pour vivre!

Il lui arrivait parfois des affaires inespérées, comme un dividende imprévu qui touchait, gagnant surpris, l'actionnaire d'une affaire qui "marche" bien. C'était une commission au caution pour la fermière, une course quelconque d'un pays à l'autre. Les temps du père Camion n'étaient pas précieux; il ne se déplaçait pas à tant de l'heure, comme les princes de la science. Pour trois ou quatre sous, il s'en allait philosophiquement par les routes, sous le soleil de Messidor comme sous les pluies d'automne: dans la poussière ou dans la boue.

Arrivé à son but, un verre de sidre généreusement offert lui rendait du cœur; il s'essayait plus ou moins longtemps, suivant la route parcourue et l'importance de la mission, puis il reprenait son chemin, parfois chargé de quelque gros paquet qu'il appuyait sur son dos voûté. Ces suppléments de recettes lui permettaient de s'offrir quelques douceurs: un petit verre d'eau-de-vie et du tabac. C'était son luxe; il n'en abusait point, mais il aimait à en user parfois.

Par une fraîche matinée d'octobre, le père Camion ramassait quelques brindilles dans le petit bois, à une demi-lieue du village. De temps en temps, il regardait le ciel, histoire de reconnaître s'il venait le vent, intéressé aux choses de la terre, bien qu'il n'en possédât pas un seul pouce. L'automne avait encoché la route d'une double frange de rouille; mais le vieux pauvre ne s'en émerveillait point. Nos yeux ne voient que ce à quoi nous pensons déjà; or, son âme simple était étrangère aux concepts philosophiques. Pour lui, l'automne annonçait seulement l'approche des mauvais jours, la rude épreuve du froid, l'hiver dur aux pauvres gens. Et il ramassait du bois sec pour allumer son feu.

Or, dans cette grande avenue qui coupait la futaie et menait tout droit au village, le jeune maître de la ferme, un des gros cultivateurs de la région, passait en voiture légère, s'égarant à pousser son cheval qui s'excitait au jeu et semblait se piquer d'honneur de fendre l'air. Subitement, il se passa quelque chose de si rapide que le jeune homme n'y comprit rien. Le cheval s'abattit, la voiture, montée sur deux roues, fit la culbute, et son conducteur se trouva dessous, fort empêtré, mais sans aucun mal.

A quelque vingt mètres, le père Camion avait tout vu. Il lâcha son bois, formula sa surprise et sa crainte par quelques exclamations fortement colorées, et courut, autant que le poids des ans le lui permettait. Ses bras étaient solides, et les voitures, les chevaux, ça le connaissait. Il eut vite dégaïgé le jeune homme qui se mit à rire quand il eut constaté que son cheval n'avait subi aucun dommage. Avec le père Camion, maintenant, il relevait la voiture, rajustait les harnais.

— Des bonnes bêtes, mais des sales bêtes tout de même, que les chevaux, monsieur Georges. Ça a peur d'un rien et ça vous fiche par terre sans crier gare. Le fermier allait repartir; il chercha dans sa poche.

— Ça vaut cent sous, ça mon vieux Camion, dit-il; car, sans toi, je ne sais pas ce que j'allais faire.

Il tendait une pièce au vieux. Cinq francs! Jamais pareille somme ne tenait dans la main calleuse du pauvre, plus habituée au contact du billon qu'à celui de l'argent. Cinq francs! C'était une avance formidable, une sécurité à l'entrée de l'hiver. Ce pouvait être aussi transformé en une complète utilité. On donna bien de vieux habits au père Camion, mais on ne pensait tout

neuf, ni trop long, ni trop court, ce devant être bien agréable. Pourtant le père Camion n'avait pas point la main. Une penneée très belle s'élevait dans son esprit simple, et, de cela, son visage prenait une dignité, une noblesse. Enfin, il put la formuler et, gravement, il prononça: — Pas pour ça, monsieur Georges.

Et comme celui-ci, étonné, insistait: — Non, dit le vieux pauvre. J'ai fait ça pour vous rendre service. Je ne veux pas d'argent. Georges le regarda, et, pour la première fois de sa vie, sans doute, il eut la révélation de la vraie fraternité humaine. Ce fut lui qui tendit la main vers le vieux.

— Tu as raison, mon père Camion, ça vaut mieux que de l'argent. Donne-moi une poignée de main; tu es un brave homme, et je te remercie.

Tout ému, il serra l'humble main rugueuse dans laquelle on ne faisait à l'ordinaire tomber que des aumônes.

CONTE INÉDIT.

Printemps de Jadis.

La baronne de Saintange et le marquis d'Orécourt s'étaient connus tout enfants; ils s'étaient même un peu aimés, très peu, de ce frêle et adolescent amour qui est capitonné d'un blanc duvet, comme les premiers chatons d'avril. Il y avait de cela cinquante ans, ou, cinquante ans juste. La Baronne était alors une exquise fillette, très blonde sous la large capeline de paille d'Italie, ou pendait, par derrière, d'étroits rubans mauves, et le marquis un avelte ignorance à la fière allure, hardi avec ses pareils et timide auprès des femmes. Ils se rencontraient dans les allées silencieuses d'un parc qui ressemblait à une cathédrale; chaque printemps, aux vacances de Pâques, les remettait ainsi l'un en face de l'autre, et chaque printemps les trouvait troublés davantage de se voir plus formés, plus épanouis dans la belle floraison de leur jeunesse. Cependant, ils ne se témoignaient rien de ce sentiment, nouveau pour eux, qui avait tracé obscurément ses racines dans leur âme; ils marchaient à côté l'un de l'autre dans les claires verdures, protégés par les bénignes tourelles du château hospitalier et par la présence des ancêtres, qui se plaisaient à réciter ainsi, selon les traditions passées, tous les rejets éparés de la famille; et jamais, jamais, aucun signe, aucune parole ne leur avait révélé à eux-mêmes ce penchant mystérieux de leur cœur.

Et voici qu'après si longtemps ils se retrouvaient de nouveau dans le même château hospitalier, sous les verdures éternelles, mais ancêtres à leur tour et leurs fronts auréolés de cheveux blancs. Ce fut sans trouble qu'ils s'abandonnèrent, — oh! sans aucun trouble! — à tant d'étés brûlants avaient passé sur leurs fraîches impressions de jeunesse, tant de rudes hivers avaient desséchés, sinon tari, la source de leurs émotions! Peut-être aussi ce sentiment, dont ils avaient à peine discerné eux la première atteinte, l'avaient-ils éprouvé depuis dans sa plénitude; peut-être avaient-ils connu, avec les amertumes de vivre, les joies de souffrir et de se sacrifier dans l'amour.... Maintenant, vieillards l'un et l'autre, ils ne se reconnaissaient qu'à leur nom; et, le regard amorti, le pli d'un sourire ancien à leurs lèvres, ils échangeaient les politesses un peu sarranées de leur temps, — du temps où l'on faisait encore la révérence.

Pourtant, assez rapidement, des sympathies de goût et de caractère les avaient à nouveau rapprochés; au milieu de la réunion brillante des invités de tout âge rassemblés à un château, ils étaient les deux seuls à ne pas être modernisés, les seuls qui eussent gardé le ton, les manières, les raffinements douillets du passé. Dans son velours noir et ses dentelles blanches, la baronne de Saintange semblait un portrait de Drouais, délicieusement accordé à son cadre. De sa blondeur d'autrefois, elle avait gardé la transparence d'un teint de nacre; un soupçon d'incarnat à ses joues rappelait encore qu'un sang vig avait dû battre en ses artères. Ses mains fines et sèches, les raffinements douillets du passé. Dans son velours noir et ses dentelles blanches, la baronne de Saintange semblait un portrait de Drouais, délicieusement accordé à son cadre. De sa blondeur d'autrefois, elle avait gardé la transparence d'un teint de nacre; un soupçon d'incarnat à ses joues rappelait encore qu'un sang vig avait dû battre en ses artères. Ses mains fines et sèches, les raffinements douillets du passé.

Et tandis que les allées du vieux parc s'emplissaient de rires et de joyeux propos, les deux anciens amoureux causaient doucement, surpris par le charme inattendu de retrouver une amitié toute neuve, griffée sur leur

ancienne inclination. Et tout de même un peu de tristesse leur venait d'avoir passé si près de leur rêve sans en avoir aperçu très belle s'élevait dans son esprit simple, et, de cela, son visage prenait une dignité, une noblesse. Enfin, il put la formuler et, gravement, il prononça: — Pas pour ça, monsieur Georges.

Et comme celui-ci, étonné, insistait: — Non, dit le vieux pauvre. J'ai fait ça pour vous rendre service. Je ne veux pas d'argent. Georges le regarda, et, pour la première fois de sa vie, sans doute, il eut la révélation de la vraie fraternité humaine. Ce fut lui qui tendit la main vers le vieux.

— Tu as raison, mon père Camion, ça vaut mieux que de l'argent. Donne-moi une poignée de main; tu es un brave homme, et je te remercie.

Tout ému, il serra l'humble main rugueuse dans laquelle on ne faisait à l'ordinaire tomber que des aumônes.

CONTE INÉDIT.

Printemps de Jadis.

Cette jeunesse, ils la regardaient s'ébattre de loin avec un sourire de bienveillance; certes, ils ne la méprisaient point; ils n'étaient pas de ces gens égoïstes qui, parce que mal traités par la destinée, ne peuvent supporter la vue du bonheur. Au contraire. Une pensée leur était venue, qu'ils s'étaient communiquée et qui les ravissait d'aise: chacun ils avaient encore un rejeton de leur sang: la Baronne, une petite fille, Denise, blonde et avelte comme elle l'était elle-même jadis; le Marquis, son neveu Adalbert, qui était aussi son fils et qui lui ressemblait, disait-on, par l'allure aristocratique de la personne et la douceur d'un regard presque féminin dans un visage viril. Pourquoi n'essayeraient-ils pas de rapprocher ces deux enfants, de les amener doucement, de loin, sans qu'ils s'en doutassent, à se considérer comme de futurs époux possibles? Ils semblaient justement se plaire et volontiers ils bavardaient à table, se prenaient pour partenaires dans les jeux, se taquinaient, riaient, plaisantaient ensemble. Comme ce serait charmant, cette union des deux enfants! Le Marquis et la Baronne en parlaient à voix basse, avec une pointe d'émotion, un tremblement secret, n'osant s'avouer la raison sentimentale qui leur faisait replacer sur ces jeunes têtes l'espoir qui, jadis, les avait vus. Et ce projet était devenu le centre de toutes leurs conversations. Ils le vivaient, ils le savouraient, comme un roman qu'on lit à deux, côte à côte, et dont on tourne lentement les pages. Et le Marquis, à en parler, trouvait des mots charmants, des expressions délicates et sensuelles, ou repassait, ainsi qu'en un court poème, toute la chevaleresque galanterie de sa race; et la Baronne, à l'écouter, avait des pudeurs instinctives, de chastes tressaillements qui faisaient encore fleurir à ses joues les roses de sa jeunesse d'autant.

Un jour, il lui baisa le bout des doigts, il mit un genou à terre.

— Madame la Baronne, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander pour mon neveu Adalbert la main de votre petite fille Denise.

— Je vous l'accorde, répondit la Baronne avec un peu de solennité dans la voix.

Et, souriants de ce jeu, émus quand même comme s'il s'agissait de leur propre bonheur, ils eurent cette fois l'audace de laisser leurs yeux longuement, profondément, se pénétrer.

Ce soir-là ils étaient assis l'un près de l'autre, les deux vieux qui s'étaient aimés jadis. C'était un soir exquis de printemps, où sur les allées du parc ancien les jeunes verdures promenaient d'onduleux frissons. Des dentelles végétales et dentelles de feuillage et de cerilles de verdure légère que le crissement de l'éteignant laissait encore traîner derrière soi. Et ils ne se disaient rien, les deux vieux qui s'étaient aimés jadis. Le mystère de leur amour inavoué flottait entre eux et les contraignait au silence. Et, dans la douceur de ce renouveau, dans le grand aléluia que chantaient autour d'eux les choses éternelles, un regret les prenait, oui, un regret poignant, déolé, de n'être plus jeunes, de ne pas voir leur cœur s'effleurir comme les touffes de verveines, de ne plus s'aimer dans le frais printemps, comme Denise et Adalbert sans doute, de n'être pas à la place de ces jeunes, qui, devant eux, avaient un long avenir de tendresse....

Ils étaient assis l'un près de l'autre, sous un dôme que formaient, au-dessus de leurs têtes, les rameaux entrecroisés des tilleuls. La Baronne tenait ses mains diaphanes dévotement croisées sur ses genoux, et, dans cette verdure abondante, ses deux

yeux blancs semblaient limoneux, ses yeux d'un bleu pâle réfléchissaient un peu du ciel vague.

— Vous souvenez-vous? C'était un soir de printemps tout pareil à celui-ci. Combien y a-t-il d'années? Je ne saurais le dire au juste; mais c'était un soir de printemps tout pareil à celui-ci. Nous marchions côté à côté dans cette allée; sur vos cheveux blancs, un large chapeau de paille était posé; et vos yeux étaient comme deux pervenches, et vos joues semblaient deux roses volées autour desquelles bourdonnaient les papillons. Et moi j'aurais voulu vous dire quelque chose, quelque chose de doux et de tendre, que l'on pût murmurer au milieu de ce parc silencieux, sous ces tendres et doux ombrages. Mais j'étais timide, Baronne, combien timide auprès de vous! Jamais mon cœur depuis n'a battu autant que ce soir-là dans ma poitrine: — et, ne trouvant rien à vous dire, je cueillis une fleur qui ressemblait à vos yeux, une simple fleurite poussée là tout exprès, semblait-il, pour me venir en aide... et je vous l'offris. Vous en souvient-il? Vous en souvient-il?

— La Baronne se tenait immobile les papiers baissés.

— Je l'ai conservée, dit-elle. Une lame, qui tremblait à ses côtés blancs, tomba sur ses mains jointes, — perle que tardivement mettait à son doigt l'Amour. Cependant, elle sourit: — Il ne faut rien regretter: nos enfants n'achèveront-ils pas notre rêve?

— Oh! que le ciel était doux: Exquis, exquis soir où sous les dentelles des nuages s'argentait la terre, comme sous les dentelles filées par de très anciens fuseaux les cheveux blancs de l'aïeule....

Et voici que dans l'allée, dans la même allée silencieuse, parurent Denise et Adalbert; ils se parlaient familièrement, se croyant seuls, et la jeunesse débordait leurs yeux. Denise, hardie et blonde, demandait: — Dites donc, Adalbert, quand j'aurai épousé le grand Adalbert, vous resterez mon "frit", n'est-ce pas?

— Pas si bête! M'exposer à recevoir un coup d'épée? Vous ne voudriez pas!

Ils riraient très haut, d'un rire purifié ou sonnant le vide de leur âme; et Adalbert alluma une cigarette, dont la fumée bleue enveloppa le front de la jeune fille. Puis tous deux s'éloignèrent satisfaits, coude à coude, mais les cœurs distants.

— Vous avez raison, dit alors le Marquis avec une triste ironie dans le sourire: il ne faut rien regretter, Baronne!

JEAN BERTHEBOY.

Les grands hommes chez eux.

Mme de Chastenay, qui venait de terminer son ouvrage, le "Calendrier de Flore", était en relations avec la plupart des compositeurs et des littérateurs de l'époque. C'est ainsi qu'un jour elle alla chez Grétry. Le grand compositeur dramatique avait alors soixante et un ans. Il n'écrivait plus pour le théâtre. C'était au lendemain de la publication de son ouvrage philosophique "La Vérité".

GRETRY.

Cet aimable chanteur avait dit dans son "Essai sur la musique", que les femmes, en s'exerçant à la composition musicale dramatique, obtiendraient de brillants succès. J'avais été occupée toute ma vie du désir de faire un opéra. Je ne cessais de mettre en musique des romances et des chansons. Je joignais à l'idée de rendre hommage à Grétry l'espérance de l'intéresser, d'obtenir de lui des conseils et par ce moyen, peut-être, un petit poème au niveau de mes forces. Je priai l'art de m'accompagner et nous nous rendîmes au boulevard Italien. A peine je fus à la porte que je m'étonnai de l'excès de confiance. Il me sembla que j'allais paraître au moins indiscret, au moins importune à Grétry. Cependant, je montai l'escalier, un domestique parut et j'étais dans l'appartement.

L'auteur de "Richard", troubadour sexagénaire, je crois, était enfoncé dans son immense fauteuil; il se souleva. Je bégayai un compliment; je lui parlai des encouragements qu'il avait offerts aux femmes qui essayaient de composer en musique; surtout je fis fumer l'encens que je m'étais proposé de brûler pour lui. Je repris courage, en un mot, par degrés, et il est impossible d'avoir été peu à peu plus aimable que ne le fut aussi Grétry.

Je voulais voir le piano dont

les accords avaient inspiré et soutenu une mélodie si variée et si gracieuse; Grétry avait une vieille et mauvaise petite patrique, montée à coulisses sur une table. On avançait, on repoussait l'instrument comme un tiroir, et la table, chargée du papier sur lequel il fallait écrire, n'éprouvait aucun dérangement. Je mis mes mains sur le clavier, il était faux, mais j'étais en présence de l'enchantement et je préludai avec assez de bonheur, pour que Mme Grétry, accourant d'une chambre voisine, eût la politesse de dire qu'elle avait cru entendre Mme de Mougrou. Grétry préluda à son tour. Il me fit chanter des romances. Il m'engagea à revenir le voir. J'y retournerai une fois, en effet; il me promit de me chercher un poème, sans me répondre de réussir. Je lui donnai le "Calendrier de Flore." Il m'écrivit le plus joli billet.

Ce furent là toutes nos relations.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Mme de Chastenay vint voir aussi Bernardin de Saint-Pierre; voici le gracieux tableau qu'elle nous trace de son intérieur.

— Je me présentai chez lui. Mme de Saint-Pierre me reçut. Elle avait épousé M. de Saint-Pierre depuis un petit nombre d'années. Elle était belle, jeune, fraîche comme une rose. Quand j'arrivai, elle donnait à teter à un petit Bernardin qu'elle avait mis au monde. Virginie, fille de M. de Saint-Pierre et âgée d'environ dix ans, le petit Paul, son fils, qui en avait à peu près sept, étaient aux côtés de cette jeune femme, et le tableau qui s'offrit à moi était justement celui qu'une belle estampe intitulée: "La bonne mère", fait généralement admirer. Il me sembla que j'étais comme dans cette intéressante famille. Mme de Saint-Pierre fut aimable, le petit Paul vraiment charmant. Le nourrisson n'a pas vécu bien longtemps.

Je retournai plusieurs fois dans cette maison, et M. de Saint-Pierre vint assez souvent me voir. C'était le plus beau vieillard: ses cheveux blancs tombaient en flocons soyeux sur ses larges épaules, la sérénité reposait sur son front. Il parlait bien, avec tant de lenteur que, sur la fin de sa vie, son entretien n'avait plus d'agrément et que lui-même en perdait souvent le fil.

L'abbé DELILLE.

Ce fut non pas chez lui, mais en soirée que l'auteur du "Calendrier de Flore" fit la connaissance de l'abbé Delille. Il avait à l'époque soixante-quatre ans. L'auteur des "Jardins", comme on sait, n'avait jamais été engagé dans les ordres. Il était même marié. Le titre d'abbé lui venait de l'abbaye de Saint-Séverin, dont il avait été pourvu avant la Révolution. Le Consulat lui avait rendu sa chaire de poésie au Collège de France.

Il devait passer une soirée chez Mme du Bourg, qui nous y convia. Elle avait fait de nombreuses invitations, et la Virgile française devait débiter des vers. Je ne sais comment, nous étant trouvés au spectacle, ma belle-sœur et moi, nous arrivâmes fort tard. Les vers étaient dits, applaudis, et au moment où nous entrâmes, chacun faisait effort pour amplifier une phrase d'effet. Mme Dolgorouki criait avec emphase:

— Il fait vibrer toutes les fibres du cœur!

Nous fûmes reçues avec un dédain prononcé et je dis tout de suite à Henriette qu'il fallait relever cet opprobre. En effet, je m'informe où s'est placé M. Delille. On m'indique un petit salon; j'y pénètre; je trouve l'aimable vieillard encore rayonnant, encore heureux du plaisir qu'il avait causé; je lui exprime un regret sincère, un vif désir d'être consolée. Il me répond qu'il est tout prêt, me demande quel morceau je veux qu'il me récite, on commence de suite un charmant redouble de grâces quand je le remercie, et recommence pour Henriette et pour moi, la soirée poétique dont il nous fait un vrai triomphe.

On me fit ensuite mettre au piano pour l'amuser; j'improvisai de mon mieux pour lui plaire et j'y parvins. Il me fit chanter de mes chansons. Deux jours après, nous déjeunerâmes ensemble. M. Michaud était présent et nous débita la plus grande partie de son poème du "Printemps d'un proscrit" (qui allait avoir un succès prodigieux en 1803).

Les propriétés de la couronne d'Angleterre.

Les revenus de la couronne d'Angleterre augmentent chaque année dans de fortes proportions, grâce, paraît-il, à la sage administration de la reine. Le rendement du duché de Lancastre, notamment, n'était que de 500,000 fr., lors de l'avènement au trône de la reine Victoria à 64 ans, l'année dernière, de 1,525,000 fr.

SOUVENIRS DE CONSTANT

Le général Bonaparte s'était attaché comme valet de chambre, en 1800, Constant Waury, Belge d'origine, fils d'un ambassadeur, et qui avait été d'abord domestique du comte de Lore, puis du prince Eugène de Beauharnais. A partir du jour où il fut au service du premier Consul, Constant suivit le général Bonaparte dans toutes ses campagnes; il l'aurait même accompagné à l'île d'Elbe, si, au dernier moment, une bruyante émeute survenue entre l'Empereur et lui, à propos d'un règlement de comptes.

Quoi qu'il en soit, vers la fin de la Restauration, Constant consentit à raconter ses souvenirs à Villenars qui les publia sous ce titre: "Mémoires de Constant," valet de chambre de l'Empereur.

Nous en détachons les passages suivants: L'auteur raconte qu'au mois d'octobre 1802, Constant suivit le premier Consul dans son voyage en Normandie.

"A Evreux, un administrateur d'un grade élevé eut l'avantage d'amuser Mme Bonaparte et sa suite par une naïveté que le premier Consul tout seul ne trouvait point divertissante parce qu'il n'aimait pas de telles naïvetés venant d'un homme en place.

M. de Ch... faisait à l'époque du premier Consul les honneurs du chef-lieu, et il mettait, malgré son âge, beaucoup d'empressement et d'activité. Mme Bonaparte, entre autres questions que lui dictaient sa bienveillance et sa grâce accoutumées, lui demanda s'il était marié et s'il avait de la famille. — Oh! madame, je le crois bien, répondit M. de Ch... avec un sourire et en s'inclinant; j'ai cinq enfants. — Ah! mon Dieu! s'écria Mme Bonaparte, quel régiment! c'est extraordinaire! Comment, monsieur, "seize enfants"? — Oh! madame, cinq enfants, cinq enfants, répéta l'administrateur qui ne voyait là rien de bien merveilleux et qui ne s'étonnait que de l'étonnement manifesté par Mme Bonaparte.

A la fin, quelqu'un expliqua à celle-ci l'erreur que lui faisait commettre la liaison dangereuse de M. de Ch... et ajouta le plus sérieusement qu'il put: "Daignez, madame, excuser M. de Ch... la Révolution a interrompu le cours de ses études." Il avait plus de soixante ans.

Le premier Consul sortit de grand matin, vêtu de sa redingote grise et accompagné du général Duroc, pour se promener du côté de la machine de Marly. Comme ils marchaient en causant, ils virent un laboureur qui traçait un sillon en venant de l'est. — Dites donc, mon brave homme, dit le premier Consul en s'arrêtant, votre sillon n'est pas droit, vous ne savez donc pas votre métier? — Ce n'est toujours pas vous, mes beaux messieurs, qui me l'apprenez; vous seriez encore assez embarrassés pour en faire autant.

— Parbleu non! — Vous croyez? Eh bien! essayez! reprit le brave homme en cédant sa place au premier Consul.

Celui-ci prit le manche de la charrue et, poussant les chevaux, voulut commencer la leçon: mais il ne fit pas un seul pas en droite ligne, tant il s'y prenait mal.

Allons, allons, dit le paysan, en mettant sa main sur celle du général, vous reprendrez sa charrue, votre besogne ne vaut rien: chacun son métier; promenez-vous, c'est votre affaire. Mais le premier Consul ne continua pas sa promenade sans payer la leçon de morale qu'il venait de recevoir du laboureur; le général Duroc lui remit deux ou trois louis pour le dédommager de la perte de temps qu'il lui avait causée. Le paysan, étonné de cette générosité, quitta sa charrue pour aller conter son aventure, et recontra en chemin une femme à laquelle il conte qu'il croit bien avoir rencontré deux "gros messieurs" à en juger par ce qu'il avait encore dans sa main. La fermière, mieux avisée, lui demanda quel était le costume des promeneurs, et d'après la description qu'il lui en fit, elle devina que c'était le premier Consul et quelqu'un de ses gens. Le bonhomme fut quelque temps interdit; mais le lendemain, il se prit d'une belle résolution, et s'étant paré de ses beaux habits, il se présenta à la Malmaison, demandant à parler au premier Consul pour le remercier, disant-il, du beau cadeau qu'il lui avait fait la veille.

J'allai avertir le premier Consul de cette visite et il me donna l'ordre d'introduire le laboureur. Celui-ci, pendant que j'étais sorti pour l'annoncer, avait, suivant sa propre expression, "pris son courage à deux mains," pour se préparer à cette grande entrevue.

Je le retrouvai debout au milieu de l'antichambre (car il n'avait pas osé s'asseoir sur les banquettes, qui, bien que des plus simples, lui paraissaient magnifiques), et songeant à ce qu'il allait dire au premier Consul pour lui témoigner sa reconnaissance, je marchai devant lui, il me suivit en posant avec précaution le pied sur le tapis, et lorsque je lui ouvris la porte du cabinet, il me fit des civilités pour me faire entrer le premier.

L'honnête laboureur commença, en entrant dans le cabinet, par saluer le dos de M. de Bourrienne qui ne le pouvait voir, occupé qu'il était à écrire sur une petite table de travail placée dans l'embranchure de la fenêtre. Le premier Consul le regardait faire ses saluts, renversé sur un arriéré dans son fauteuil, dont, au "travail" d'un des bras avec la pointe de son canif. A la fin, pourtant, il prit aussi la parole: — Eh bien, mon brave (le paysan se retourna, le reconnut et salua de nouveau). Eh bien, pourriez-vous le premier Consul, la moisson a été belle, cette année?

— Mais, sans votre respect, citoyen mon général, pas trop mauvaise comme ça!

— Pour que la terre rapporte, reprit le premier Consul, il faut qu'on la remue, n'est-il pas vrai? Les beaux messieurs ne valent rien pour cette besogne-là.

— Sans vous offenser, mon général, les bourgeois ont la main trop douce pour manier une charrue. Il faut une poignée solide pour remuer ces outils-là.

C'est vrai, répondit en souriant le premier Consul, mais grand et fort comme vous l'êtes, vous avez dû manier autre chose qu'une charrue. Un bon fusil de munition, par exemple, ou bien la poignée d'un bon sabre?

Le laboureur se redressa avec un air de fierté: — Général, dans le temps j'ai fait comme les autres. J'étais marié depuis cinq ou six ans, lorsque ces braves Prussiens (pardon, mon général) entrèrent à Landrecies. Vint la réquisition; on me donna un fusil et une giberne à la maison commune, et marche! Ah! dame, nous n'étions pas équipés comme ces grands gailards que je viens de voir ne entrant dans la cour.

Il voulait parler des "groudières" de la garde consulaire.

— Pourquoi avez-vous quitté le service? reprit le premier Consul qui paraissait prendre beaucoup d'intérêt à cette conversation.

— Ma foi, mon général, à chacun son tour. Il y avait des coups de sabre pour tout le monde. Il m'en tomba un à la tête, le digne laboureur se cassa, montrant sa tête et écartant ses cheveux; et après quelques semaines d'ambulance, on me donna mon congé pour revenir à ma femme et à ma charrue.

— Avez-vous des enfants? — J'en ai trois, mon général, deux garçons et une fille.

Il faut faire un militaire de l'aîné de vos garçons. S'il se conduit bien, je le chargerai de lui. Adieu, mon brave; quand vous aurez besoin de moi, revenez me voir.

Le desous, le premier Consul se leva, se fit donner par M. de Bourrienne quelques louis qu'il ajouta à ceux que le laboureur avait déjà reçus de lui et me chargea de le reconduire.

Le camp de Chickamauga. Presse Associée. Chattanooga, Tennessee, 5 avril. — Des Jarvis regus aujourd'hui l'annonce que le major général J. R. Brooks et le général H. V. Boynton arriveront à Chickamauga l'après-midi prochain pour faire les préparatifs nécessaires à l'arrivée de douze compagnies de septième de cavalerie et deux compagnies du corps des signaux, 1,600 hommes en tout.

Le camp du Parc de Chickamauga a été inspecté et tout est prêt pour recevoir les soldats qui arriveront prochainement de l'île de Cuba.

Vol d'une banque. Presse Associée. — Pennville, Indiana, 5 avril. — La banque de Pennville a été dévalisée par des voleurs qui ont fait sauter le coffre-fort ce matin avec une matière explosive.

Le montant pris est évalué à \$1,000. Les voleurs se sont échappés.

Mort de Arthur R. Root. Presse Associée. — Grand Rapids, Mich., 6 avril. — Arthur P. Root, candidat républicain au poste de maire, est mort ce matin à Battersworth, où il était atteint d'une fièvre typhoïde depuis le 18 mars.

Sa maladie a été aggravée par la campagne pénible qu'il a précédé les élections primaires.

Les élections auront lieu lundi.

Etat de Foxhall Keene. Presse Associée. — Loudon, 5 avril. — Foxhall Keene, qui a été jeté de son cheval hier pendant qu'il se promenait près de Milton Mowbray, n'a pas été blessé, mais à la suite de ce choc il est resté inconscient pendant longtemps. Il est infiniment mieux aujourd'hui et se rétablira bientôt.